

# Nouvelles : Du besoin de réviser la confession de foi de Westminster

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **10 (1877)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379220>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# NOUVELLES

---

## Du besoin de réviser la confession de foi de Westminster.

Depuis plusieurs années déjà on se préoccupe, parmi les presbytériens américains, de la nécessité de réviser les confessions de foi éminemment théologiques du XVI<sup>me</sup> siècle, qui dans les pays anglo-saxons n'ont encore subi aucune altération. Une révision devient journellement plus indispensable à mesure que le mouvement des idées théologiques s'accuse et que le caractère démocratique des institutions ecclésiastique devient plus marqué. Evidemment le peuple de l'église, même quand il est pieux, ne peut, avec la meilleure volonté du monde, se retrouver dans les préoccupations théologiques des docteurs du XVI<sup>me</sup> siècle.

Ce mouvement, qui ne peut manquer d'aboutir un jour, vient de s'accélérer tout à coup. Qui l'eût cru ? L'Ecosse elle-même s'ébranle ! Dans ce pays conservateur par excellence, on parle des confessions et de la théologie nationale dans le style suivant, fait pour surprendre bien des gens.

Le journal le *Scotsman*, dont le rédacteur appartient au parti progressiste, a proposé que les professeurs de théologie dans les universités fussent relevés de l'obligation de signer la confession de foi de Westminster. Une vive controverse a éclaté à ce sujet dans les colonnes de ce journal. Un des correspondants estime que les anciennes confessions de foi doivent être mises de côté et remplacées par une nouvelle. Il demande même que cette question importante soit soumise à la grande réunion des délégués des presbytériens du monde entier qui doit se tenir à Edimbourg du 2 au 9 juillet prochain. Le professeur Blackie considère plusieurs articles de la confession de foi comme ne pouvant nullement être défendus. Il demande qu'on efface entièrement le chapitre sur la *vocation*

*efficace* pour le remplacer par la doctrine biblique contenue dans Rom. II, 14, 15. Il repousse tout raisonnement par lequel on essaie de faire disparaître le sens simple et manifeste de ce passage. Ce chapitre des Romains paraît au professeur pleinement confirmer l'étroitesse, le bigotisme, l'intolérance qui ont de tout temps caractérisé les plus orthodoxes, les plus zélés, les plus conséquents des sectateurs de la confession de foi écossaise.

Le professeur Flint est d'une opinion fort différente. A la honte du nom écossais et des églises d'Ecosse, dit-il, notre théologie est échouée sur un banc de sable, Dieu seul sait quand elle pourra s'en relever. Et toutefois un bon coup d'épaule de tous les chrétiens unis dans un même sentiment pourrait la remettre à flot et lui permettre d'entreprendre un heureux voyage vers un port magnifique.

Les deux partis doivent se compter à l'assemblée générale de mai prochain à l'occasion de l'élection du modérateur. On verra alors quelle est la force du parti progressiste conduit par le directeur Caird et le professeur Tullock. Ces hommes, écrit-on à un journal presbytérien d'Amérique, exercent une grande influence en Ecosse. Ils ont du brillant, de l'énergie, de l'ambition, le pied assez sûr pour se mouvoir dans les abords de l'hérésie sans jamais tomber dans le précipice. — Voilà pour l'église nationale.

Dans le sein de l'église libre, la commission des études s'occupe de l'affaire du docteur Smith. On prétend que dans un article sur la Bible, publié par l'*Encyclopédie Britannique*, il se serait placé sur un autre terrain que la confession de foi de Westminster.

Dans une troisième église, celle « des presbytériens unis, » la question de la révision de la confession de foi a été posée directement par le révérend David Macrae. Il a demandé qu'une proposition motivée fût adressée à l'assemblée par un presbytère. « Le moment est venu, dit-il, où les livres symboliques de notre église doivent être révisés. Ils sont trop longs, trop compliqués, si bien qu'ils manquent le but qu'on a eu en les faisant ainsi longs et détaillés : les membres de l'église n'en prennent pas connaissance. En outre, ils ont beau être volumineux, ils omettent probablement plus d'un point qu'ils devraient contenir, tandis qu'ils renferment bien des articles qu'il vaudrait mieux omettre : confondant ce qui n'est que pure affaire d'opinion avec ce qui constitue un point de foi, ils

élèvent inutilement des barrières entre les églises chrétiennes, ils empêchent l'union des chrétiens et mettent des obstacles de divers genres à l'avancement du règne de Dieu. Pour ce qui est de la position de l'église elle-même à l'égard de ses symboles, à la suite de deux cents ans de recherches et d'expériences, le désaccord a éclaté entre la foi officielle et la foi actuelle. Le spectacle d'une église prétendant recevoir toutes les doctrines des symboles comme articles de foi, tandis que plusieurs ne sont à ses yeux qu'une pure affaire d'opinion et que d'autres sont même repoussés à tous égards, donne un mauvais exemple au monde en même temps qu'il démoralise l'église. En persistant à se montrer d'une extrême timidité à l'égard de ses symboles, l'église autorise à mettre en doute la foi et la présence permanente de l'Esprit de Dieu dans son sein. Cette politique-là est une preuve d'infidélité à l'égard de la vérité, elle ne serait blâmée par personne plus vigoureusement que par les hommes mêmes qui rédigèrent les symboles d'après les lumières du moment, par les réformateurs dont on a, il est vrai, conservé les croyances, tout en reniant en grande mesure leur joyeuse, courageuse fidélité à la vérité. L'église presbytérienne, unie par suite de son histoire, de sa position actuelle, se trouve, d'un côté, libre de tout lien avec l'état, d'un autre, étrangère à toutes les négociations pour fusionner avec d'autres : le moment est donc particulièrement favorable pour procéder à une révision de la confession de foi. Le synode est en conséquence respectueusement invité à s'engager dans cette grande entreprise. Il faut préparer, si possible, une formule courte et simple contenant les seuls articles de foi indispensables à tout homme qui veut faire partie de l'église chrétienne ; on relèguerait dans une autre catégorie tous les points caractéristiques des diverses tendances et ceux que l'église peut considérer comme une sauvegarde précieuse ou comme une protestation contre les erreurs du temps.

M. Macrae a développé cette proposition dans un discours fort bien motivé. Si le peuple de l'église, a-t-il dit, savait ce que les symboles contiennent, le sentiment de la plus vulgaire honnêteté l'aurait poussé à en demander la révision. Laissons de côté la confession de foi, faisons-lui sa place parmi les documents historiques, contentons-nous d'une formule laconique contenant ce qui est essentiel, ce que tout homme est obligé de croire pour être chrétien.

On a surtout remarqué dans ce discours la sévère attaque

que voici contre la confession de foi. « Elle enseigne que Dieu, pour sa gloire, a prédestiné *quelques* hommes au salut, tandis qu'il prédestinait tout le reste de l'humanité à la damnation et aux peines éternelles dans l'enfer. La confession enseigne qu'il n'y a de rachetés par Christ que les seuls élus. Le reste de l'humanité n'est pas seulement incapable de croire en Christ et hors d'atteinte de sa puissance rédemptrice, mais ils sont appelés par Dieu à l'existence dans un état qui les rend entièrement incapables de se sauver eux-mêmes. Le symbole enseigne que Dieu les endure, qu'il leur refuse la grâce qui aurait pu éclairer leur intelligence et changer leur cœur. Il enseigne que par le seul fait du péché d'Adam, indépendamment de toute faute personnelle, ils arrivent dans ce monde entièrement corrompus dans leurs facultés, dans toutes les parties de l'âme et du corps, entièrement mal disposés, corrompus, ennemis de tout bien, adonnés à tout mal. La confession enseigne que, par suite de ce péché, auquel ils n'ont rien pu et ne peuvent rien, les hommes sont livrés sans retour à la colère de Dieu, à la malédiction de la loi, et condamnés ainsi à la mort spirituelle, pour le temps et pour l'éternité. On enseigne que même dans les pays païens, où l'on n'a pas eu l'occasion d'accepter l'Évangile, faute de l'avoir entendu, les hommes ne peuvent être sauvés si sérieusement qu'ils règlent leur vie conformément à la lumière naturelle ou aux lois de la religion qu'ils professent. La confession enseigne que si les païens font le mal, c'est un péché et qu'ils sont condamnés en conséquence ; et que s'ils font le bien c'est toujours du péché et qu'ils n'en sont pas moins condamnés. Tournent-ils d'une façon ? c'est mal ; tournent-ils de l'autre ? c'est pire. S'ils obéissent à la loi de Dieu, c'est péché ; s'ils lui désobéissent c'est un péché plus grand encore. Telle est la doctrine de la confession de Westminster. Elle déclare que les hommes ne sauraient se repentir et se tourner vers Dieu. Ils ne peuvent pas même faire un effort en vue d'atteindre ce but. Ils sont absolument prédestinés à être damnés. Et après la mort, d'après notre symbole, ils sont tous précipités en enfer pour y souffrir d'éternité en éternité des tourments qui ne se peuvent exprimer et cela en leur corps et en leur âme, aussi longtemps que Dieu lui-même existera. La confession enseigne que de toutes ces myriades d'enfants qui sont morts et qui meurent en bas âge, les élus seuls seront sauvés. Quant aux non-élus, jeunes ou vieux, il n'y a d'autre perspective que les tourments éter-

nels et inouïs de l'enfer. Pères et frères de ce presbytère, je vous le demande, déclarez-le franchement, est-ce là la théologie que vous prêchez ? »

L'orateur a ensuite établi une comparaison entre la confession de foi et la Bible. « Le Dieu de la confession, a-t-il dit, n'est pas celui de la Bible, et toutefois le caractère de Dieu doit servir de base à toute théologie et à toute prédication de l'Évangile. Lisez d'abord la confession, puis la Bible, et comparez les deux tableaux. D'après l'un, Dieu appelle à l'existence des milliers innombrables de créatures dans un état tout à fait désespéré et prédestinées à des tourments éternels par un acte de la libre volonté de Dieu. Dans l'autre, Dieu ne prenant pas plaisir à la mort du méchant veut que le méchant abandonne sa voie et vive, ne voulant pas qu'un seul périsse, mais que tous arrivent à la repentance. D'après sa portée générale, la confession nous présente les hommes plaidant contre un Dieu inexorable, se débattant contre une destinée qui ne peut être fléchie ; la Bible nous montre Dieu plaidant contre l'homme, envoyant ses messagers de miséricorde « comme si Dieu vous exhortait par notre ministère, nous vous supplions donc, pour l'amour de Christ, de vous réconcilier avec Dieu. »

Le presbytère n'a pas laissé passer ce discours sans discussion ; le secrétaire et d'autres membres ont affirmé que l'orateur avait présenté la confession de foi sous un faux jour. Le docteur Hutton a ensuite demandé que la proposition de M. Macrae ne fût pas envoyée à l'assemblée générale, tout en déclarant expressément ne pas prétendre préjuger par là la question de la révision des symboles. La proposition du docteur Hutton a été admise par vingt-cinq voix contre cinq. On a renvoyé à la prochaine réunion du presbytère la proposition de nommer un comité pour examiner si le discours de M. Macrae ne renfermait pas des doctrines contraires aux enseignements de l'église.

On le voit, le monde théologique marche là où on s'y attendrait le moins. Comment en douter encore en voyant l'Écosse elle-même, qu'on se représente volontiers comme entourée d'une espèce de muraille de Chine en fait de théologie, à son tour envahie par le flot montant ? Le temps n'est plus où les débats portaient exclusivement sur la grosse question de savoir si les orgues pouvaient être admises pour le culte, en concurrence avec les antiques instruments de musique, seuls de droit divin de temps immémorial, pour être censés remonter au roi

David. Evidemment c'est l'esprit du siècle qui pénètre dans le sanctuaire. Saura-t-on lui faire la part qui lui revient incontestablement, et cela au moyen d'une simple évolution, sans courir toutes les aventures d'une révolution ? Voilà la question qui se posait ici même, il y a quelques années, au sujet des Etats-Unis d'Amérique<sup>1</sup> ; elle surgit à propos de l'Ecosse beaucoup plus tôt qu'on n'était en droit de s'y attendre. On n'en saurait douter, la question de l'avenir religieux des générations qui nous suivent se pose tous les jours en terre anglaise. On ne peut entrevoir sans angoisse la perte irréparable qu'aurait à endurer le public religieux dans le monde entier, si la réforme théologique devenue inévitable devait avoir pour effet de paralyser le zèle, de diminuer la générosité, l'activité, la foi et la philanthropie qui ont si avantageusement caractérisé les anglo-saxons dans les temps modernes. Mais aussi comment ne pas reprendre toute sa confiance en une rénovation de la théologie sur le continent, à la pensée que cette entreprise délaissée pourra, avant peu peut-être, compter sur le concours d'une école anglaise qui mettra au service de notre cause les nombreuses qualités bien connues de cette race ? Comment ne pas saluer avec bonheur le jour où le terme théologie anglaise ne sera plus synonyme de scolastique fantaisiste, de chiliasme enfantin et chimérique, étroit et mesquin ? Le rêve ne paraîtra nullement fantastique si on veut bien se rappeler que ces braves quakers qui s'en vont mourant — pour avoir eu le tort d'être trop franchement spiritualistes dans un siècle de formalisme — ont su allier à un haut degré le mysticisme religieux le plus authentique, le plus aimable, à une liberté sans bornes dans les questions scientifiques. Prenons-en acte avec bonheur. Le temps semble passé où il ne nous venait d'Angleterre qu'une scolastique formaliste sans portée, ou un matérialisme religieux dont les fantaisies ritualistes rappellent les tristes jours du fétichisme et de la magie. En Angleterre, comme ailleurs, le spiritualisme chrétien réclame ses droits. Encore quelques années et les Anglais pourraient bien nous devancer en fait de théologie indépendante.

Et ici comment ne pas rappeler que c'est au pays même où cette *Revue* se publie que revient l'honneur d'être le premier entré dans cette voie nouvelle ? La triste éclipse dont nous avons été

<sup>1</sup> Voir les articles sur *la crise théologique en Amérique*, année 1874, 3<sup>e</sup> livraison et ceux sur *la théologie des réunions de l'alliance évangélique à New-York en 1873*, année 1875.

les témoins est d'ailleurs une garantie qu'il ne peut être fait un retour vers le passé qu'avec une mélancolie accompagnée de la plus sincère modestie. On ne saurait oublier toutefois que ces mêmes idées que nous venons de voir poindre dans ce presbytère écossais étaient populaires parmi nous il y a trente ans. On voit reparaître, sur le rôle des confessions de foi, exactement les mêmes vues que Vinet faisait prévaloir peu de temps avant sa mort.

A ceux qui lui demandent pourquoi il veut renoncer à la *confession de foi helvétique* il répond : « Si la vérité, prise en elle-même, est une et immuable, son expression, humaine du moins, ne l'est pas. Elle revêt, de siècle en siècle, des formes différentes, dans la diversité desquelles son unité ne ressort que mieux. » On le voit, Vinet range le symbole helvétique parmi les documents historiques, comme on propose de le faire pour la confession de Westminster.

Du reste c'est par les mêmes raisons qu'on arrive aux mêmes résultats : les symboles du passé doivent être rangés parmi les documents historiques, parce qu'ils appartiennent à une époque « éminemment théologique. Le peuple même, alors, était théologien et comme sa foi à la vérité du christianisme était entière et ferme, il avait tout loisir de s'appliquer aux détails, aux nuances, aux délicatesses, dirons-nous, de la dogmatique nouvelle. Cela suffisait pour transformer les confessions de foi en livres et même en livres savants. »

Au surplus, dans le canton de Vaud comme en Ecosse, si on rompt avec les anciens symboles, ce n'est nullement pour croire moins, mais au contraire pour croire mieux, en faisant porter la foi sur un nombre de points limités qui seront pris au sérieux. « Quand le symbole est détaillé, impossible qu'il ne soit pas violé, du moins négativement, impossible de tout réprimer : il serait même, dans la plupart des cas, aussi odieux que dangereux de le tenter. Il en résulte que cette prétendue règle d'enseignement ne fait plus règle pour ce qui concerne une grande partie des doctrines qu'elle expose. Il est tacitement convenu que, sur tels ou tels points, un prédicateur ne pourra être recherché ; cette tolérance n'ayant pas de limites connues s'étend peu à peu à ce qu'il y a de plus essentiel et de plus vital dans le formulaire ; pour avoir trop embrassé, il arrive qu'on étreint mal ; et l'on est d'autant moins sévère qu'on a voulu être plus précis. »

Vinet s'attache à réfuter les objections que nous voyons

surgir aujourd'hui en Écosse. « Le respect des ancêtres ! Mais le respect le mieux fondé et le plus inaltérable n'emporte dans l'esprit de personne la conservation de tout ce que le passé a pu léguer au présent. Nous pouvons respecter la confession de foi helvétique et la remplacer. »

« Répudier l'œuvre de nos pères ! Mais nous n'en répudions ni les principes ni l'esprit, nous le ferions s'il le fallait, et en cela même nous imiterions nos pères, qui se séparèrent, sans hésiter, de l'œuvre de leurs aïeux... Pour tout ce qui est essentiel, fondamental, indispensable à l'édification, leur symbole reste le nôtre... Il n'est pas conservé comme *loi*, mais il l'est comme *monument*. »

A Lausanne, comme à Edimbourg, le nouveau symbole à substituer à l'ancien doit porter le même caractère. Il doit contenir « les vérités par lesquelles on est chrétien, hors lesquelles on ne l'est pas. » En Suisse, comme en Écosse, on obéissait aux exigences nouvelles de la démocratie religieuse : on veut « un symbole que la mémoire de l'enfant retiendra sans peine, qui se représentera de lui-même à l'esprit du fidèle dans les moments solennels de la vie, comme à la pensée de l'église dans ses jours d'épreuve et de combat, et qui pourra couler tout entier, à l'heure suprême, des lèvres du chrétien mourant. Il faut que la formule de cette confession soit accessible à la plus humble servante, au plus ignorant manœuvre, si d'ailleurs ils sont chrétiens ; il faut que chacune des parties dont cette confession se compose trouve un écho dans leur cœur. » Le but est aussi le même : faire tomber les barrières intellectuelles, dogmatiques qui séparent inutilement les hommes unis par les mêmes besoins du cœur et de la conscience. « Nous obéissons moins à l'idée de nous séparer de ce qui nous est contraire qu'à celle de nous réunir à ce qui nous est semblable, nous sommes moins préoccupés du besoin d'écarter de nous certaines personnes que de l'importance d'appeler à nous toutes celles qui, sauf une certaine diversité de vues, ont mis comme nous en Jésus-Christ leur gloire et leur espérance. »

On voudra bien, nous l'espérons, nous pardonner ce regard en arrière. Il convenait, dans une œuvre de cette importance, de bien établir à qui appartient la priorité. On n'en saurait douter : l'esprit de transformation et de réforme qui soufflait dans nos contrées il y a trente ans, commence à se montrer aussi en Écosse. Sera-t-on plus heureux dans le nord que nous ne l'avons été dans le centre de l'Europe ? On sent que

les conséquences d'un échec sur un si grand théâtre auraient une autre importance que dans les pays de langue française. Aussi les événements qui semblent se préparer en Ecosse sont-ils bien faits pour attirer la sérieuse attention de tous ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux de l'Europe. « Peut-être, disait Vinet, ce simple et court symbole pourra-t-il devenir le drapeau central dans la grande bataille qui se prépare entre les adversaires et les amis de Jésus-Christ. » Ce vœu hardi ne serait pas si loin de se réaliser si, comme on en parle, la question de la révision de la confession de foi de Westminster était portée devant l'assemblée des délégués presbytériens du monde entier qui doit avoir lieu à Edimbourg au mois de juillet. Il est vrai, nous ne nous attendons pas à une victoire complète surtout dès le début. Des questions de cette importance ne se vident pas en un jour, en Ecosse moins qu'ailleurs. Il est probable que tous les préjugés autoritaires traditionnels vont se grouper, se soulever avec une violence extraordinaire. On croira là comme ailleurs se montrer excellent protestant, tandis qu'on se livrera à une nouvelle manifestation de ce catholicisme subtil, latent dans le sein même du protestantisme. Il n'y a pas lieu de compter sur une puissance suffisante du spiritualisme chrétien en terre anglo-saxonne pour espérer une réforme radicale. Tout au plus, au bout de quelques années, carguera-t-on les voiles ; on admettra une confession qui renfermera une liste moins longue de dogmes. Ce serait vraiment trop beau si, abandonnant tout à coup le point de vue ultra-supranaturaliste et intellectualiste qui voit dans la religion un ensemble de vérités révélées, on s'établissait franchement sur le vrai terrain de l'Évangile qui est avant tout esprit et vie. Mais qu'importe ? Le charme est rompu, la vie théologique paraît renaître en Ecosse comme ailleurs, cela nous suffit amplement pour le moment. La dernière forteresse est enfin entamée, l'esprit nouveau paraît même avoir des intelligences dans la place. C'est là un signe des temps dont il importait de prendre acte. Le mode, le jour et l'heure de la reddition importent peu. L'essentiel c'est de constater que la lutte a bien recommencé. L'esprit des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle se réveille de toutes parts pour arracher ce qu'il reste de leur œuvre aux froides étreintes d'une scholastique sèche et inintelligente qui aurait depuis longtemps tout perdu si la cause de l'Évangile pouvait périr. Les controverses qui se préparent et qui trancheront dans le vif, seront abordées de part et d'autre avec la vivacité, l'opiniâtreté que les Écossais

savent déployer dans tout ce qu'ils font. Les défauts et les qualités de la nation vont concourir à exaspérer la lutte. En Ecosse comme dans d'autres pays, plus que dans d'autres pays, les extrêmes ne manqueront pas de se donner carrière. Ils se chargeront de se réduire à l'absurde : on prétendra qu'il n'y a de choix qu'entre le rationalisme orthodoxe et le rationalisme hétérodoxe évoluant dans le vide : l'argument le plus fort de chaque parti sera réciproquement l'extrême faiblesse, l'absurdité du point de vue de ses antagonistes. Ce jeu-là pourrait se prolonger moins longtemps en Ecosse qu'ailleurs. Espérons que l'esprit tenace, violent, mais pratique et foncièrement religieux des Ecossais saura, dans cette grande crise qui s'annonce, faire largement son profit des fautes nombreuses qui ont été commises ailleurs.

---